Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 66 (1930)

Heft: 17

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 24.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXVIe ANNÉE
No 17

13 SEPTEMBRE
1930

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : Louis Meylan : *Les Helvètes et Rome.* — Albert Chessex : *Manuels d'instruction civique.* — Informations : *En Algérie : les maîtres.* — Th. Möckli, inspecteur : *Feuilles d'automne.* — Partie pratique : *Arithmétique et hygiène populaire. Le fruit, une fortune de notre pays.* — Les livres.

LES HELVÈTES ET ROME

Les pages que j'ai publiées l'année passée, dans l'*Annuaire de l'Instruction publique*, sous ce titre un peu « voyant » : *Notre pays, terre romaine*, m'ont valu de la part de plusieurs maîtres primaires et secondaires d'aimables et suggestives communications. Je leur en ai exprimé personnellement ma gratitude ; mais j'aimerais répondre, par l'intermédiaire de l'*Educateur*, à une question que m'ont posée plusieurs de mes correspondants : Ne conviendrait-il pas, disent-ils, au lieu d'exalter Rome, « par qui nous sommes ce que nous sommes », de déplorer, tout au contraire, que le développement autonome de la civilisation celtique ait été brutalement arrêté par la conquête romaine ?

Sans doute, c'est un jeu passionnant que de construire une histoire de la civilisation européenne *telle qu'elle aurait pu être*, et d'imaginer *ce qui aurait été* si, par exemple, Marius avait été écrasé à Aix, en 102, ou si les Helvètes avaient été vainqueurs à Bibracte, en 58. Mais ces uchronies, comme les a appelées le philosophe Renouvier, n'ont pas d'autre valeur que d'illustrer d'une façon frappante la contingence du devenir historique.

Ce qui a été a été, et la tâche de l'historien — elle est déjà assez difficile ainsi — consiste à se rendre compte, aussi exactement que possible, des causes et des conséquences des événements *qui se sont produits ;* dans le cas particulier, de la conquête de la Gaule par César, ou, plus précisément, de la défaite des Helvètes à Bibracte.

Quel était, à ce moment, l'état de civilisation des Helvètes, et dans quel sens le voyons-nous se transformer sous la domination de Rome ? Quand nous aurons répondu à ces deux questions, nous

aurons établi aussi exactement que possible ce que notre pays doit à Rome. Voyons donc ce que nos sources nous apprennent sur ces deux points.

Ceci tout d'abord, je crois, qu'au moment où ils se préparaient, sous la conduite de Divico, à envahir les terres fertiles du sud de la Gaule (soit entre 60 et 58 avant notre ère), les Helvètes, nos ancêtres, étaient encore à bien des égards des barbares. Ils venaient notamment, de marquer leur passage à travers l'Europe centrale et occidentale par des faits d'armes, des massacres et des déprédations tout à fait comparables à ce que les historiens de l'Empire nous rapportent des Alamans ou des Huns.

En effet, sous la poussée des Germains, plus barbares et plus farouches encore qu'eux-mêmes, ils s'étaient vus contraints, un siècle auparavant, d'abandonner les territoires qu'ils occupaient entre le Main et le cours supérieur du Rhin. Et, comme l'avalanche de fond « décrochée » et prête à glisser, ils étaient en quelque sorte « détachés » et prêts à s'ébranler à la plus légère incitation. C'est ainsi que s'explique l'aventure des Tigurins. On sait comment ils se joignirent, vers 115 avant notre ère, à ces Cimbres et à ces Teutons qui firent courir à Rome le plus effroyable péril, peut-être, qu'elle ait jamais couru, écrasant successivement une armée consulaire dans les Alpes orientales, l'armée de Silanus dans le pays des Allobroges, taillant en pièces les troupes du consul L. Cassius Longinus sur les bords de la Garonne (c'est la « bataille du Léman » illustrée par Gleyre), puis encore deux armées consulaires près d'Orange...

Et comment, après avoir ravagé la Gaule et l'Espagne, Cimbres, Teutons et Tigurins s'apprêtaient à étreindre l'Italie dans la mâchoire d'un formidable étau, les Teutons l'attaquant par l'ouest, les Cimbres et les Tigurins par l'est, quand Marius sauva Rome par les deux victoires d'Aix (102) et de Verceil (101).

Les Tigurins, qui étaient restés en réserve sur les contreforts des Alpes, échappèrent au désastre de Verceil et vinrent alors s'établir dans le sud-ouest du plateau suisse, autour d'Avenches, où ils restèrent jusqu'au moment où, avec les autres tribus helvètes, ils reprirent le chemin de la guerre pour connaître cette fois la défaite, et être taillés en pièces au passage de la Saône [1].

Le pays dans lequel les Tigurins étaient ainsi venus s'établir vers l'an 100, notre pays, était alors occupé par les Séquanes, d'au-

[1] César : *Guerre des Gaules* I, chap. II-XXIX ; et particulièrement le chap. XII.

tres Celtes qu'ils refoulèrent au delà du Jura. Ces derniers, comme les Celtes établis dans le sud et le centre de la Gaule, étaient sensiblement plus civilisés qu'eux. Ils étaient entrés, par Marseille, en contact au moins superficiel avec la civilisation hellénique. Des négociants et des aventuriers massaliotes, poussés par cette curiosité qui est le trait le plus original du génie grec, avaient remonté, au VI^e^ siècle déjà [1], le Rhône jusqu'à sa source. Pour les besoins du commerce qu'ils entretenaient avec les descendants de ces hardis explorateurs, les Séquanes frappaient (et les Helvètes frappèrent après eux), avec l'or qu'ils lavaient dans les cours d'eau du plateau suisse, des monnaies à la ressemblance grossière de ces beaux Philippes ou Alexandres qui, dès le IV^e^ siècle, circulaient dans tout le monde méditerranéen [2].

On peut donc admettre que, durant les quelque quarante ans que les Tigurins et les autres tribus helvètes qui s'étaient, avant eux, fixées au nord-est du plateau suisse, vécurent tranquilles (relativement, tout au moins, car même pendant ces années ils se mesurèrent fréquemment avec les Germains qui les avaient refoulés au delà du Rhin et voulaient encore les chasser de leur nouveau territoire) dans le pays qui devait devenir le leur et le nôtre, ils se civilisèrent quelque peu ; c'est-à-dire qu'ils demandèrent, dans une plus large mesure qu'au temps de leurs raids à travers l'Europe occidentale, leur subsistance à l'agriculture. Or on sait que c'est par la vie agricole que les barbares plus ou moins nomades se fixent et se civilisent.

Néanmoins, les hordes qui s'ébranlèrent en 58 sous la conduite du vieux Divico ne devaient pas différer beaucoup de celles qui avaient, en 107, sous le même Divico, jeune alors, fait passer sous le joug l'armée de L. Cassius Longinus. La terreur qui s'empara des Romains à la nouvelle des projets des Helvètes, et les mesures que nous savons qu'ils prirent [3], confirment cette hypothèse.

Elle devait ressembler aussi étrangement aux hordes d'Alamans, de Suèves ou de Huns qui triomphèrent, trois, quatre ou cinq siècles plus tard, de la force romaine épuisée, cette cohue de guerriers, de femmes (celles-ci à peine moins belliqueuses que leurs maris), de chariots — 368 000 personnes, y compris les peuplades que les Helvètes avaient décidées à se joindre à eux ; 92 000 com-

[1] Cf. Stähelin : *die Schweiz in römischer Zeit*, p. 6, note 4 ; et p. 47.

[2] On peut voir au musée d'Avenches un coin pour la frappe de ces pièces d'or.

[3] Lettres de Cicéron à Atticus : I, XIX, 2.

battants [1] — qui allaient succomber, à Bibracte, sous la supériorité de la tactique et de la discipline romaines.

La jactance du vieux chef, déclarant fièrement à César, après que l'extermination des Tigurins avait sérieusement affaibli ses forces et compromis ses espoirs « que les Helvètes avaient l'habitude de recevoir des otages, non d'en donner, et que les Romains devaient en savoir quelque chose [2] », cette jactance ne sonne-t-elle pas comme la fanfaronnade de ces Celtes qui, trois siècles auparavant, déclaraient à Alexandre qu'ils ne craignaient qu'une chose « que le ciel tombât sur eux [3] » ?

Il semble aussi qu'on doive conclure du texte de Strabon qu'ils n'avaient pas alors encore renoncé à certaines pratiques dont la sauvagerie avait, quelque cinquante ans avant Bibracte, péniblement impressionné le philosophe-explorateur Posidonius, comme de suspendre au cou de leurs chevaux les têtes de leurs ennemis, en attendant de les clouer à la porte de leur maison, ou encore de les embaumer dans de l'huile de cèdre pour les montrer fièrement à leurs hôtes ; de chercher à connaître l'avenir par les convulsions d'un homme frappé à mort, ou encore d'offrir à leurs dieux des victimes humaines, qu'ils immolaient à coups de flèches ou brûlaient vives dans un mannequin colossal (coutumes que Strabon d'ailleurs attribue à tous les Celtes [4]).

Diodore de Sicile ajoute que certains d'entre eux méprisaient la mort au point de combattre nus [5] ; c'est cette même folle bravoure qui devait frapper si vivement les Romains, au commencement du IIIe siècle, lors de leurs premiers combats avec les Alamans.

De tous ces témoignages, assez concordants, on le voit, il résulte avec évidence qu'au moment où ils s'ébranlèrent pour succomber à Bibracte, les Helvètes étaient encore des barbares ; et ils l'étaient plus complètement que les autres Celtes, établis depuis des siècles dans le sud et le centre de la Gaule. Ils étaient des barbares et le restèrent quelque temps encore ; et c'est vraisemblablement à eux (et aux Belges) que le portrait — en partie rétrospectif, si je puis dire — tracé par Strabon vers le début de notre ère s'appliquait le plus exactement. « Ils sont, dit-il,

[1] César : *Guerre des Gaules :* I, XXIX.
[2] César : *Ibid* I, XIV, 7.
[3] Strabon : *Géographie :* VII, III, 8.
[4] Strabon : *Géographie :* IV, IV, 5.
[5] Diodore de Sicile : *Bibl. hist.* : V, XXIX.

fous de guerre, irritables et prompts à en venir aux mains ; du reste simples et point méchants ; à la moindre excitation, ils se rassemblent en foule et courent au combat. Mais cela sans aucune circonspection, de sorte que la ruse et l'habileté militaires viennent aisément à bout de leurs efforts [1]. » De quoi les Helvètes donnèrent la preuve en se laissant jouer par César lors des négociations de Genève [2], et les Tigurins en se laissant surprendre au passage de la Saône [3].

Ce sont des impulsifs. Strabon note d'un mot heureux, et qui fait image, leur tendance à procéder tumultuairement [4]. Leur bravoure est bravoure de barbares. Ce sont aussi de grands enfants. « Ils se couvrent, écrit Strabon, de bijoux d'or, portent des colliers d'or autour du cou, des anneaux d'or aux bras et aux poignets ; leurs chefs s'habillent d'étoffes de couleur éclatante et brochées d'or [5]. »

Mais ce sont des barbares par surabondance de vitalité, des barbares capables de civilisation et chez qui même certains traits déjà ne peignent plus le barbare, mais le civilisé. Et d'abord ils n'étaient déjà plus que des barbares intermittents, si je puis dire ; semblables à ces Germains que nous font connaître les sagas islandaises, ils avaient, dès avant l'époque que nous considérons, commencé à s'adonner à la culture des champs, et ce n'était plus que par intermittences qu'ils reprenaient leur vie aventureuse de combats et de pillages. En outre, ils respectaient l'autorité de leurs Druides [6], et les auteurs anciens parlent avec considération de la sagesse dont ceux-ci étaient détenteurs ; ils écoutaient religieusement aussi les chants de leurs bardes.

D'autre part, la façon méthodique dont ils préparèrent, militairement et politiquement, leur émigration, au cours des années qui précédèrent 58 [7], montre qu'ils étaient parfois capables d'agir autrement que « tumultuairement ». Et ces états de front que César trouve dans les bagages pris à Bibracte [8], donnent en lettres grecques les effectifs des diverses peuplades qui s'étaient placées

[1] Strabon : *Géographie* IV, IV passim.
[2] César : *Guerre des Gaules :* I, chap. VII et VIII.
[3] César : *Ibid* : I, XII.
[4] Strabon : *Ibid :* IV, IV. 5.
[5] Strabon, *Géographie :* IV, IV, 5.
[6] Strabon *: Ibid* : IV, IV, 4. Diodore de Sicile : *Bibl. hist.* V, XXXI.
[7] César : *Guerre des Gaules :* I, chap. III-VI.
[8] César : *Ibid :* I, XXIX.

sous le commandement de Divico, cela n'est pas non plus le fait de barbares.

Des barbares donc en passe de devenir des civilisés et à qui leur vive intelligence, leur étonnante faculté d'adaptation, eût permis de le devenir rapidement. Preuve en soit l'état de civilisation qu'avaient très vite atteint les Celtes établis dans le sud et le centre de la Gaule. Je n'en donnerai qu'un exemple, qui se rapporte à ce qui est resté l'occupation essentielle des habitants de ce pays-ci : l'agriculture. Pline l'Ancien, dans son encyclopédie (dont la dédicace à Titus est de 77 après Jésus-Christ), donne souvent le nom gaulois des plantes dont il mentionne les propriétés et les usages ; d'où l'on peut conclure que c'étaient très probablement des Gaulois qui les avaient découverts. En outre, le même Pline (et Varron déjà [1], qui composa son *Traité d'agriculture* peu après la mort de César) attribue expressément aux Gaulois un grand nombre de perfectionnements de la technique agricole : ainsi l'art d'amender les champs avec la marne et la craie ; une charrue légère, munie de deux petites roues, le soc ayant la forme d'une pelle ; une moissonneuse qu'il décrit minutieusement ; un instrument (une sorte de peigne) pour recueillir le panic et le mil à épi ; une faux perfectionnée qui abrégeait l'ouvrage dans les grands domaines ; le tonneau à douves de bois (de quoi on peut rapprocher ces puits revêtus intérieurement de douves, qu'on a découverts et détruits à Avenches) ; et d'autres inventions ingénieuses [2].

(A suivre.) LOUIS MEYLAN.

MANUELS D'INSTRUCTION CIVIQUE

Les manuels d'instruction civique existent depuis un demi-siècle environ. Pendant ces cinquante ans, ils ont subi l'influence du mouvement général des idées pédagogiques. Je voudrais, sans sortir de la Suisse romande, essayer de suivre quelque peu cette évolution, en examinant les manuels que j'ai entre les mains. Partant de celui de Numa Droz, prototype du genre à ce que je crois, j'aboutirai au dernier né de la série (et à mon sens le meilleur de tous) celui de MM. Diacon et Bolle. Je voudrais enfin m'arrêter un instant à la situation particulière du canton de Vaud.

Numa Droz. — Le manuel de Numa Droz comptait 251 pages de texte serré. Il était donc très complet, plus complet que tous ceux qui l'ont suivi, plus complet même que les ouvrages actuels de MM. Sauser-Hall ou Bernard Perrelet, destinés aux adultes ou aux élèves des écoles supérieures.

[1] Cf. *Traité d'agriculture* I, XIV, 4 ; II, III, 9 ; II, X, 4 etc.

[2] La plupart de ces exemples sont tirés du livre XVIII de l'*Histoire naturelle* de Pline.

Il renfermait beaucoup d'exemples, de « faits » et de « remarques », en plus de l'exposé de la matière proprement dite. Il était extrêmement intéressant pour les adultes — il faudrait ajouter souvent : pour les adultes *cultivés* — et pour les adolescents exceptionnellement avancés. On y faisait la part du raisonnement et de la discussion, mais ces choses étaient, en général, au-dessus de la portée des élèves primaires. L'auteur était du reste le premier à s'en rendre compte ; il intitulait son livre : « Manuel à l'usage des écoles primaires supérieures et des jeunes citoyens. » A l'école primaire proprement dite, le rôle de l'ouvrage était plutôt de servir de guide et de conseiller au maître, que de manuel à l'élève.

Mais Numa Droz eut le mérite de formuler un principe fondamental, qui fait pressentir l'orientation nouvelle de l'école en général et de l'instruction civique en particulier, principe que plusieurs de ses successeurs ont méconnu : « *Il faut donner à la jeunesse un enseignement vivant, qui s'adresse moins à la mémoire qu'à la raison et au cœur.* »

Numa Droz indiquait aussi un certain nombre d'*exercices pratiques* à proposer aux élèves, annonçant ainsi ce qui fait l'originalité et la grande valeur du livre de MM. Diacon et Bolle.

Le *Manuel* étant trop difficile pour l'école primaire, on demanda à Numa Droz d'en faire une adaptation : « Ce n'est pas sans hésitation, écrivait-il, que j'ai accédé à cette demande. Je persiste à penser, comme je l'ai dit dans la préface du *Manuel*, que, pour être vraiment profitable, l'instruction civique doit s'adresser à des élèves dont la raison est déjà un peu formée. D'un autre côté, je ne fais aucune difficulté de reconnaître qu'un enseignement élémentaire, d'un caractère essentiellement préparatoire, peut avoir sa très grande utilité. J'ai donc, non point fait un simple abrégé du *Manuel*, comme on le demandait, mais composé un nouveau cours à la portée des intelligences de douze à quinze ans. »

Ce *Cours élémentaire*, paru en 1885, est encore trop complet, c'est certain (94 pages compactes), mais l'esprit en est excellent. Le style a déjà quelque chose de direct et de prenant que l'on ne retrouvera que quarante-quatre ans plus tard, chez MM. Bolle et Diacon.

Calame. — Le *Cours élémentaire* de Numa Droz fut utilisé surtout dans le canton de Neuchâtel. C'est à Neuchâtel également que l'on se servit longtemps du manuel Calame, mis au point dans la suite par M. Blaser. Sans être bien remarquable, ce dernier ouvrage marque cependant un progrès dans le sens de la simplification : il comprend au total 64 pages et renferme de nombreux textes en petits caractères destinés à être consultés et non appris. C'est un bon point à l'actif du manuel Calame. Quant au style, il est quelconque, et en recul certain sur celui de Numa Droz.

* * *

Corthésy. — Les successeurs de Numa Droz n'ont en effet pas toujours marché sur ses traces. J'en citerai pour preuve, entre plusieurs, le manuel vaudois de Félix Corthésy, qui eut l'honneur d'un grand nombre d'éditions. Celui-là était le triomphe de la *Lernschule*. Apprendre, mémoriser, « savoir sa leçon », et si possible la savoir par cœur, tel était son idéal. Il caractérise

l'époque où l'on croyait à l'instruction, où l'on se figurait qu'il suffisait de connaître son devoir pour vouloir l'accomplir : « Bien des livres d'instruction civique, dit l'auteur dans sa préface, plus savants que le nôtre, ont déjà été publiés, mais aucun ne nous semble résumer assez simplement et complètement *les connaissances indispensables pour former des citoyens bien instruits de leurs droits et de leurs devoirs.* »

Il s'est donc efforcé d'une part de faire tenir le plus de choses possible dans les 95 pages de son livre, d'autre part de mettre sa matière à la portée des élèves primaires. Mais son style reste abstrait, froid, impersonnel. Il y a loin de là au langage vivant de Diacon et Bolle. Aucune illustration ; n'en faisons pas un grief à l'auteur, pas plus qu'à M. Calame ou à Numa Droz : le manuel illustré n'était pas né encore, Mais reprochons-lui de n'avoir prévu aucun exercice, alors que Numa Droz avait frayé la voie depuis longtemps. Apprendre, mémoriser, savoir, tout est là pour M. Corthésy. Il a un mérite cependant, qui lui a valu la faveur des maîtres : il est simple et clair.

Kupfer. — Quand le canton de Vaud remplaça le manuel Corthésy par celui de M. Kupfer, on put constater chez ce dernier une double tendance : il ne visait plus à instruire seulement, il aspirait à éduquer. Autre progrès, il était illustré. Comment alors en expliquer l'échec auprès de la majorité des instituteurs ? D'abord par un défaut du livre lui-même : le style en était terne, il manquait de netteté. Ensuite par la tendance, encouragée officiellement par les examens annuels, à faire mémoriser le texte des leçons. Comme le manuel Kupfer se prêtait moins bien à la mémorisation que celui de Corthésy, il a vu les tenants de la *Lernschule* se dresser contre lui.

En somme, la question du style mise à part, le manuel de M. Kupfer a été une tentative intéressante, mais trop timide. L'auteur a compris la nécessité de rompre avec la mémorisation, mais il s'est contenté de demi-mesures. Il n'y a pas été carrément. (Peut-être n'est-ce qu'à moitié sa faute, peut-être a-t-il été plus ou moins bridé par la commission qui lui était adjointe ?) Aussi n'a-t-il satisfait ni les partisans de l'*éducation* civique et de l'école active qui auraient souhaité plus de hardiesse, ni ceux de la mémorisation littérale qui voyaient dans son livre un recul sur celui de Corthésy.

* * *

Duchosal. — A Genève, dès le début du siècle, le manuel Duchosal sut opérer les coupes sombres nécessaires et déblayer le fatras pour mieux mettre en lumière l'essentiel. L'édition secondaire compte 64 pages, l'édition primaire 44. Alors que les livres dont j'ai déjà parlé sont bourrés à craquer, les manuels Duchosal donnent l'impression contraire : on y trouve du blanc, des marges sérieuses ; c'est un véritable soulagement.

Cette réduction de la matière à apprendre constitue, à côté de l'illustration à laquelle 7 pages sont entièrement consacrées, le principal avantage de ces manuels. Le côté éducatif est peu accentué. D'exercices, pas trace. Le style est le point faible de la plupart des traités d'instruction civique, comme du reste de beaucoup de manuels scolaires en général. Il est ici sans signes distinctifs, clair sans doute, nettement distribué en paragraphes numérotés, mais il reste abstrait.

Elzingre. — J'ignore si le manuel Elzingre a été officiellement adopté quelque part. Le *leitmotiv* de l'auteur, et ce qui fait en somme la nouveauté de sa tentative, c'est la volonté de substituer « à l'enseignement abstrait de la plupart des manuels en usage dans nos classes, l'enseignement concret, vivant et intuitif, en un mot un enseignement palpable. » Pour cela, l'auteur compte sur trois moyens : 1° des exemples ; 2° une illustration abondante (et de fait elle est plus abondante que celle de tous les ouvrages similaires que nous connaissons : 84 illustrations pour 82 pages) ; 3° des lectures.

On peut se demander si M. Elzingre ne s'est pas bercé ici de quelque illusion. Suffit-il vraiment de ces trois moyens pour concrétiser l'instruction civique, discipline éminemment ardue ? Non, sans doute, et MM. Bolle et Diacon en donnant aux *exercices* une place d'honneur dans leur méthode, ont fait un pas de plus — et un pas décisif — vers cette concrétisation difficile et souhaitable. Mais, avant eux, c'est certainement M. Elzingre qui a été le plus loin dans cette direction.

Le texte est en général clair, à la portée des élèves. Il n'a cependant aucune qualité nettement accusée. D'autre, part il renferme encore trop de détails Le livre a parfois quelque chose d'un peu grandiloquent, d'un peu pompier surtout dans certaines illustrations.

Quoi qu'il en soit, le manuel Elzingre est une tentative intéressante — la plus intéressante depuis Numa Droz — en attendant MM. Bolle et Diacon.

* * *

Diacon et Bolle. — Enfin Malherbe vint !...

M. Pierre Bovet a consacré déjà une page de l'*Educateur* à ce manuel (numéro du 27 juillet 1929). Il y relève surtout les qualités suivantes : l'inspiration en est excellente ; il est nettement conforme aux principes de l'école active ; il est admirablement illustré ; il propose des exercices extrêmement variés ; les auteurs n'ignorent pas les activités extra-scolaires des écoliers, les éclaireurs par exemple.

Je voudrais demander à mon ami Bovet la permission de revenir sur ce manuel hors ligne, en m'efforçant de ne pas répéter ce qu'il a si bien dit lui-même.

Premièrement, le manuel Bolle et Diacon est bref. On en a élagué tout ce qui encombre la plupart des ouvrages du même genre. Il s'en tient à l'essentiel S'il donne un détail, c'est toujours à titre d'exemple, pour être plus concret, plus près de la vie.

Nous sommes ici à cent lieues de la *Lernschule*, et la croisade de M. Aubin n'a pas eu de prise — heureusement — sur MM. Bolle et Diacon : « *Le bagage des connaissances*, déclarent-ils crânement, *peut n'être pas considérable.* Il importe surtout que l'enfant connaisse l'existence des trois pouvoirs, la dénomination et la fonction essentielle de chacun d'eux, leur mode d'élection. Pour le surplus, *le but n'est pas de charger la mémoire*, mais de favoriser l'acquisition de notions précises, *par un travail personnel de l'élève. On y parviendra par les exercices.* » Puis, çà et là, sachant la force de la routine, ils répètent et insistent : « *Ce tableau n'est pas destiné à être appris ; il est une simple référence à l'usage du maître et de ceux des élèves qui y prendraient intérêt.* » Plus loin, à

propos des tribunaux neuchâtelois : « Nomenclature à consulter et non à apprendre ». Plus loin encore, au sujet du Tribunal fédéral : « Consulter et non apprendre. » C'est comme un réconfortant refrain.

Ici, pas d'équivoque possible, pas de demi-mesure. L'accent est mis carrément sur l'éducation : « Il faudra s'attacher à développer surtout la première partie »... [parce que cette première partie est plus éducative qu'instructive]. « *La formation civique importe plus que l'instruction civique* ».

MM. Diacon et Bolle partent de la famille. D'autres auteurs avaient esquissé ce geste, mais s'en étaient tenus là. MM. Bolle et Diacon ne font rien à moitié ; ils consacrent à la famille plus de deux pages. Ensuite ils conservent soigneusement cette notion qui leur servira à rapprocher l'élève de choses abstraites pour lui : ils lui parleront souvent de notre famille communale, cantonale ou fédérale.

Quant au plan de l'ouvrage, ils ont innové aussi. Contrairement à tous les autres auteurs que je connais, ils n'ont pas traité successivement la commune, le canton, la Confédération, mais le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire afin de fixer l'attention de l'élève sur ce sujet capital des trois pouvoirs, plus abstrait pour lui que la trilogie : commune, canton, Confédération.

MM. Diacon et Bolle, en gens avisés, n'ont pas manqué de souligner la valeur de la petite communauté qu'est la classe pour la formation du futur citoyen : « A l'âge de 12 ou 13 ans, le milieu scolaire joue un rôle primordial ; il présente tous les aspects d'une petite société organisée, régie par des règles, imposant des devoirs, accordant des droits, prévoyant des sanctions. »

Pourquoi ce manuel est-il « admirablement illustré », ainsi que, l'a relevé M. Pierre Bovet ? Ce n'est pas seulement parce que les illustrations y sont nombreuses et techniquement impeccables. C'est aussi parce qu'elles ont été faites exprès pour ce manuel ; elles sont donc parfaitement à leur place. Que l'on examine, par exemple, les photographies et les plans des salles des autorités cantonales ou fédérales. On verra que le souci dominant du photographe a été de montrer ce qui est essentiel pour l'élève et de faire en sorte que l'on puisse retrouver sur son cliché, autant que possible, tout ce que porte le plan.

Il faut insister aussi sur les exercices ; 84 exercices ! Voilà qui donne à ce livre une physionomie à part, voilà qui nous sort du psittacisme et nous fait marcher vers l'école active ! « Des exercices d'abord. Pour ce travail personnel de l'enfant, le matériel suivant est indispensable : *a*) Une enveloppe destinée à recevoir des documents : imprimés électoraux, bulletins, projets de lois, etc. *b*) Un cahier où seront consignés les exercices. *Vient ensuite le texte, qui n'est pas destiné à être appris*, mais qui complétera, coordonnera et résumera les notions acquises. »

MM. Diacon et Bolle sont préoccupés de traduire autant que faire se peut les faits politiques en langage accessible à l'écolier. Par exemple, l'impôt « C'est la cotisation de chaque citoyen à la caisse de cette grande société, qui s'appelle le canton ou la commune ». Ils donnent aussi, chemin faisant : le plus d'explications possible, car la terminologie est difficile : « On peut

exprimer ses opinions dans les journaux, mais on ne doit pas y insulter les gens. C'est la liberté de la presse. *La presse, c'est l'ensemble des journaux.* » Ce souci d'être compris ne se retrouve aussi constant et aussi vif dans aucun autre manuel que nous connaissions : « Quand on est enfant, on se représente le tribunal comme chargé uniquement de punir les voleurs, les criminels, tous ceux que la police arrête ! Il importe de bien se rendre compte des diverses sortes de tribunaux, dont les tâches sont très différentes. »

Le style enfin ! Il est moins empesé, plus familier, plus enjoué, plus vivant que celui de tous les autres manuels que je connais. Rien de redondant, rien qui sente, même de loin, le discours de cantine ; aucun chauvinisme. Mais ce qui fait surtout la valeur de ce style, c'est son accent personnel et direct qui ne peut laisser l'élève indifférent. Les auteurs le prennent à partie, l'interpellent directement : « Tu ! » Un exemple, à propos des élections : « Tu choisis l'une d'elles (une liste) ; tu peux aussi composer une liste et l'écrire de ta main. » Etc.

Le manuel neuchâtelois de MM. Diacon et Bolle est incontestablement le meilleur que nous possédions à l'heure actuelle en Suisse romande.

* * *

Dans le canton de Vaud, la situation est assez bizarre. Le manuel Kupfer, étant épuisé, n'a pas été réédité. Aucun concours n'a été ouvert pour son remplacement, au rebours de ce qui s'est fait à Neuchâtel, où notre collègue Diacon est sorti premier. Les maîtres vaudois n'ont plus de manuel. Cela peut avoir certains avantages, permettre des initiatives intéressantes. Cela vaut certainement mieux que l'emploi routinier d'un manuel à mémoriser, genre Corthésy. Mais cela peut aboutir aussi à une sorte de cours dicté ou copié de peu de valeur éducative.

Le manuel Diacon et Bolle est excellent. Il faut souhaiter, ou que l'on élabore un manuel spécifiquement vaudois qui ne soit inférieur en rien à son devancier neuchâtelois, ou que l'on adapte l'ouvrage de MM. Bolle et Diacon aux conditions vaudoises.

En attendant, si j'enseignais le civisme, je sais bien ce que je ferais : j'achèterais un manuel Diacon et je m'en inspirerais sur toute la ligne !

ALBERT CHESSEX.

INFORMATIONS

LES MAITRES *(fin)*.

Le personnel français — le plus nombreux — est recruté, avec un soin particulier, en Algérie et surtout dans la Métropole, parmi les instituteurs déjà en exercice et les élèves-maîtres sortant des Ecoles Normales. Avant d'être pourvus d'un poste, ils se préparent à leurs nouvelles fonctions par un stage d'un an à la Section Spéciale de l'Ecole Normale de Bouzaréah [2]. Là, ils apprennent les rudiments des langues arabe et kabyle, ils approfondissent leurs connaissances sur l'histoire et la géographie de l'Algérie, ils suivent des cours

[1] Voir *Educateur* N° 16.

[2] La Section Spéciale a été créée en 1891.

pratiques d'agriculture appliquée à l'Algérie, d'hygiène et de médecine usuelle ; ils s'exercent au travail du bois et du fer [1], ils étudient les mœurs et coutumes des Arabes et des Kabyles, ils sont mis au courant des difficultés qui les attendent dans leurs postes futurs et des moyens de les résoudre, ils sont initiés enfin à la théorie et à la pratique des méthodes d'enseignement en usage dans les écoles d'indigènes. Un voyage d'études en pays indigène, au cours duquel ils visitent des écoles en pleine action et prennent contact avec leurs « anciens » couronne, en fin d'année, cette préparation. A leur sortie de la Section, ils sont ainsi en mesure d'aborder, dans les meilleures conditions possibles, la tâche nouvelle à laquelle ils vont se consacrer.

Ce personnel français est, dans l'ensemble, d'une rare valeur. Venus presque tous de la Métropole, exempts, par suite, de certains préjugés auxquels n'échappent pas toujours leurs collègues d'origine algérienne, animés d'une belle foi en la grandeur de la cause qu'ils ont à servir, ces maîtres, en dépit des conditions de vie matérielles, parfois très pénibles, en dépit surtout de l'isolement moral, plus pénible encore, qu'entraîne pour eux l'existence en tribu, apportent, dans l'accomplissement de leur mission, un sens du devoir, une vaillance, un dévouement dont seuls peuvent se rendre pleinement compte ceux qui les voient à l'œuvre et suivent de près leurs efforts.

Leur sollicitude ne va pas seulement aux enfants qui leur sont confiés, elle s'étend à la population tout entière ; ils s'ingénient à faire autour d'eux, de multiples façons, le plus de bien possible.

Ils sont les auxiliaires et les suppléants du médecin. Ils soignent les maladies de la peau, les ophtalmies, les bronchites, les brûlures, les plaies de toute sorte, ils font des pansements, administrent des collyres, distribuent de la quinine ; l'école est un dispensaire ; on vient parfois de loin s'y faire soigner et telle est la confiance inspirée par le maître que les maris souvent lui amènent leur femme. Les soins rationnels se substituent ainsi, progressivement, aux pratiques pitoyables en usage dans ces milieux d'ignorance et de routine, et le prestige de l'amulette va peu à peu s'affaiblissant devant l'efficacité du médicament. La femme de l'instituteur — son adjointe le plus souvent — lui est, dans ce domaine, d'un précieux concours ; les intérieurs indigènes lui sont du reste ouverts ; on l'y reçoit volontiers ; elle y donne des conseils de propreté et d'hygiène qui, s'ils ne sont pas toujours suivis, ne restent pas toujours non plus lettre morte.

Une des grandes préoccupations de nos maîtres est d'aider au relèvement de la situation matérielle des indigènes en les mettant à même de tirer de leurs jardins, de leurs vergers et de leurs champs un rendement plus rémunérateur. Dans les programmes scolaires, une large part est réservée à l'enseignement agricole. Mais il ne suffit pas d'instruire l'enfant, il faut éclairer l'adulte. Les maîtres s'y emploient d'abord en offrant à l'observation des indigènes l'exemple

[1] Pour l'enseignement de l'agriculture, l'Ecole Normale de Bouzaréah dispose d'un vaste terrain avec potager, verger, pépinières, etc., et, pour celui du travail manuel, d'ateliers bien installés et pourvus de tout l'outillage nécessaire.

du jardin et du champ d'expériences de l'école. C'est le moyen de propagande le plus efficace. L'indigène observe beaucoup ce qui se passe autour de lui ; surtout lorsqu'il s'agit de choses qui touchent de près ses occupations et ses intérêts, rien de ce qui est nouveau pour lui ne le laisse indifférent. Il est, dit-on routinier, hostile au progrès : d'accord, mais il l'est jusqu'au jour seulement où il s'est bien rendu compte du bénéfice qu'il peut avoir à changer de manière de faire. Il observe donc, il suit les travaux du maître, et il attend les résultats ; si les résultats sont probants, il y a des chances pour que l'exemple ne soit pas perdu : on vient aux renseignements, on emporte des graines, des plants, de l'engrais : le progrès est en marche. Le maître, au surplus, est à la disposition de tous ; il va dans les jardins, donne des conseils, surveille les essais, apprend à tailler, à greffer. Dans maintes écoles, les adultes sont conviés à des séances de démonstration ; ils s'y rendent volontiers et en tirent grand profit. Aussi voit-on, de plus en plus, les indigènes améliorer leurs façons culturales, employer les engrais chimiques et les semences sélectionnées, essayer des cultures nouvelles, pratiquer la taille et le greffage, constituer des pépinières, planter des arbres fruitiers inconnus jusque-là dans la région, se servir d'instruments plus perfectionnés, etc. On peut dire, sans exagération, que si, dans certaines contrées, en Kabylie surtout, des progrès déjà considérables ont été réalisés en agriculture et si, de ce fait, la misère y a sensiblement diminué, c'est aux maîtres de nos écoles que, pour une large part, en revient le mérite.

Enfin le maître est la Providence à laquelle on s'adresse chaque fois qu'on est dans l'embarras, qu'on a besoin d'un service ou d'un conseil. C'est à lui que le Kabyle expatrié s'adresse pour avoir des nouvelles des siens, à lui, souvent, qu'il envoie l'argent qui leur est destiné. On le consulte à tout propos, on le prend pour arbitre dans les différends. On sait qu'il se tient à l'écart des divisions locales, qu'il est accessible à tous, toujours disposé à se rendre utile, qu'il est intègre, juste et bon. On a confiance en lui. On abuse bien parfois de sa complaisance et de sa bonté : comment en serait-il autrement quand on se sait inépuisables ? et, s'il arrive de temps à autre qu'on essaie de le tromper, c'est qu'on n'ignore pas qu'il n'est pas homme à en tenir longtemps rigueur. Nul n'est plus respecté que lui, et ce respect, quand il s'adresse à des maîtres depuis longtemps installés dans le village,[1] va souvent jusqu'à la vénération C'est là qu'apparaît toute la portée de l'action exercée en tribu par les maîtres français : ils font mieux qu'enseigner aux enfants le parler de la France, ils font rayonner autour d'eux la douce lumière de son génie et, par leur agissante bonté, lui assurent la plus précieuse et la plus durable des conquêtes, la conquête pacifique des cœurs.

FEUILLES D'AUTOMNE

Le grand et probe artiste Philippe Robert, dont la mort accidentelle nous a vivement émus, a laissé entre autres œuvres un album « Feuilles d'automne », préface de Philippe Godet. — Un in-folio raisin de grand luxe, illustré de dix-huit hors-texte en couleur.

[1] Les maîtres ne sont pas rares qui ont passé 10, 15, 20 et même 25 et 30 ans dans le même poste de tribu.

Ouvrage honoré des souscriptions de l'Union centrale des Arts Décoratifs de France, de la Bibliothèque royale de Bruxelles, des autorités fédérales suisses, de l'Etat de Berne, de diverses sociétés cantonales des beaux-arts et des principales écoles d'art décoratif de la Suisse.

On connaît le sort tragique de l'auteur de cet ouvrage, unique en son genre, qui s'est noyé en juin dernier dans l'ancien lit de l'Aar, comme il prenait un bain avec son fils.

M. Philippe Robert, qui dirigea lui-même l'édition de ce livre de luxe avec un souci touchant des moindres détails, « a réuni dans l'exécution de ce travail toutes les chances propres à assurer une œuvre originale et distinguée ». Ce jugement porté par le préfacier sur l'album qu'on peut qualifier avec raison « d'œuvre noble et haute, où un véritable artiste a mis tout son cœur », est confirmé par le conservateur du Musée du Louvre, M. André Michel, à Paris, qui s'exprime comme suit dans une lettre adressée à l'auteur : « Ce que j'ai pu voir de votre publication, — surtout de vos études d'après nature, — m'a donné l'impression que vos *Feuilles d'automne* étaient tout à fait dignes du fils de Paul Robert, de l'auteur du *Premier Printemps*. Vous pouvez croire que, dans ma pensée, l'éloge n'a rien de banal. Vous avez fait de cette publication une affaire de conscience artistique. »

Et M. Jules Croisier, président de la classe des Beaux-Arts de Genève. exprimait à M. Philippe Robert, en d'autres termes, les mêmes louanges flatteuses : « J'ai été charmé de ce que j'ai vu de votre publication... Vous serez récompensé, je l'espère. Les *Feuilles d'automne* feront la joie des bibliophiles et des artistes. »

Hélas ! Si l'artiste a connu la satisfaction intérieure d'avoir produit une œuvre d'art admirable, le succès de la vente n'a pas répondu à son immense effort. Il reste encore à sa veuve quelques centaines d'exemplaires en stock Mise en vente à raison de 60 fr. l'exemplaire, la publication est offerte aujourd'hui, par la Société d'Emulation de Bienne, qui s'occupe de faire connaître et de vendre les ouvrages du regretté artiste, au prix de 25 fr. l'une. Plusieurs établissements d'instruction la possèdent et l'utilisent dans les leçons de dessin ou ornent les classes des magnifiques planches qu'elle contient. Elle ne pourra en aucun cas être rééditée sous une forme aussi luxueuse, et les écoles qui en feront l'achat contribueront à faire une bonne œuvre tout en acquérant un instrument de valeur laissé par un artiste de chez nous.

Les planches sont reproduites par la photochromolithographie. Ceux qui connaissent la *Flore alpine illustrée* peuvent dire avec quelle conscience travaillait l'artiste probe dont nous pleurons la fin prématurée, qui nous a donné dans les *Feuilles d'automne* de si précieuses leçons d'art décoratif et appliqué. Ces visions superbes pourront devenir des agents de vie artistique et susciteront dans notre public une nouvelle floraison de beauté.

Nous recommandons vivement l'achat des *Feuilles d'automne* aux écoles disposant d'un certain crédit pour des œuvres d'art, comme à tous les particuliers qui tiennent à enrichir leur bibliothèque d'une œuvre d'art unique en Europe.

Prière de s'adresser à la Société d'Emulation de Bienne (M. Ch. Junod, professeur à Evilard, président). TH. MÖCKLI, inspecteur.

PARTIE PRATIQUE

ARITHMÉTIQUE ET HYGIÈNE POPULAIRE

Le fruit, une fortune de notre pays.

As-tu déjà pensé en cueillant des cerises ou des pommes que tu étais l'organisme minuscule d'une grande machine de récolte des fruits?

As-tu essayé d'évaluer le nombre de pommes, de poires, de cerises ou de prunes cueillis aujourd'hui dans notre patrie? N'est-ce pas un problème difficile? Et pourtant, tu pourras le résoudre approximativement avec la statistique suivante :

1. **Récolte en quintaux.**

	Pommes	*Poires*	*Cerises*	*Prunes*
1921	2.313.000	1.197.000	152.000	51.000
1922	7.351.000	3.431.000	524.000	311.000
1923	1.928.000	1.295.000	300.000	150.000
1924	3.526.000	1.655.000	180.000	80.000

Quelles solutions peux-tu trouver au moyen de ce tableau?

2. Combien faudrait-il mettre à ta disposition de wagons (chargement 10 tonnes) pour transporter la récolte moyenne d'une année?
3. Evalue dans une gare la longueur d'un wagon destiné au transport des fruits.
4. Quelle sera la longueur du train de fruits?
5. Indique des stations (différentes directions) dans lesquelles la locomotive serait arrêtée quand le dernier wagon se trouverait encore dans notre gare.
6. Cherche des distances semblables sur la carte murale scolaire suisse. Je te conseille de calculer la longueur du train au moyen de l'échelle de la carte et de la mesurer sur une ficelle. Quelle sera cette longueur ?
7. Production des fruits : en chiffres ronds 6.000.000 de quintaux.
   Population de la Suisse : 4.000.000.
   Evalue ce que tu peux porter et dis-moi si tu pourrais porter ta part de fruits d'une seule fois à la cave.
8. Quelle est la valeur de la récolte de 1924 si le prix moyen par kg. est de 12 cent. pour les pommes, 10 cent. pour les poires, 50 cent. pour les cerises et 40 cent. pour les prunes?
9. Une récolte moyenne de cerises s'élève à 300 000 quintaux. Le nombre des ménages est de 900 000 et celui des habitants de 4 millions.
   a) Combien de kg. reviendra-t-il à un ménage?
   b) Combien par habitant?
10. La récolte de pommes fut de quintaux 3,5 millions en 1925.
   a) Fais les mêmes calculs qu'au N° 9.
   b) Quelle est ta part journalière si tu peux consommer des pommes du commencement d'août à fin mars (1 mois égal à 30 jours)?

(A suivre.)

LES LIVRES

ANDRÉ BOREL : **Le Robinson de la Red Deer**, roman. Un volume, 3 fr. Editions Attinger, Neuchâtel.

Ce livre vaut par la sincérité de son accent, par le pathétique direct qui se dégage de situations et d'observations que l'on sent vécues. Ce roman de la colonisation du Far West est vivant, d'une vie forte et vraie. Dans *Croquis du Far West* M. Borel avait adopté la forme souple, mais condensée, de l'ébauche pour nous révéler certains aspects d'un pays sur lequel nous étions imparfaitement renseignés en dépit d'une abondante littérature d'imagination. En élargissant le cadre de son nouveau livre, l'auteur ne sacrifie pas aux exigences d'une œuvre fictive son esprit d'observation, son goût du document de première main. Le pittoresque facile et vraiment un peu usé de la prairie le séduit moins que certaines formes de la vie sociale dont il décrit le côté original et primitif. Le romanesque dissimule à peine ce qui ressort de chaque page de ce beau livre : la vie.

Sans famille et sans fortune, Francey est parvenu à une situation enviable. Il est issu de ces anciennes souches de paysans-mécaniciens du Jura dont Rousseau louait le génie inventif, le goût du savoir, « la faculté de raisonner sensément de toutes choses et de plusieurs avec esprit ». Du jour au lendemain Francey décide de partir et d'aller défricher la prairie. Semblable coup de tête peut surprendre. Mais cette soudaine résolution n'est-elle pas due au besoin instinctif qu'il ressent de se découvrir lui-même, de s'assimiler par de fortes expériences tout ce dont l'a privé l'isolement de son enfance et de son adolescence.

Et viennent les années de vie dure, pleines de péripéties et de luttes quotidiennes de l'existence du pionnier.

Le cerisier en fleurs, par PAUL BESSIRE. 1 vol. in-16 broché, 3 fr. 50. Librairie Payot et Cie. Lausanne, Genève, Neuchâtel, Vevey, Montreux, Berne.

Agréablement écrit, ce roman trouvera certainement un grand nombre de lecteurs. L'action se passe à Porrentruy, en Ajoie et dans le Jura, en 1792, c'est-à-dire au moment où cette région vient d'être occupée par les soldats de la Révolution française.

Un capitaine de la grande nation, Jean Pérydieux s'éprend d'une jeune bourgeoise, d'une beauté exceptionnelle, mais d'un caractère énigmatique. Trompé par elle, il retrouve le goût de la vie dans l'amour silencieux que lui a voué une pure et douce jeune fille.

L'auteur a situé cette idylle passionnée dans un cadre fort original. Il évoque, avec art et poésie, un pays et une petite ville de la fin du XVIII^{e} siècle. Il en décrit les traditions, les coutumes, les fêtes civiques et religieuses. Les événements, toujours conformes à la vérité historique, sont racontés avec vie et pittoresque.

Les nombreux soldats qui furent mobilisés en Ajoie, de 1914 à 1918, auront plaisir à retrouver dans ce livre les sites où ils montèrent la garde. L'auteur est un peintre qui sait donner à ses paysages la fraîcheur de l'aquarelle et la douceur du pastel...

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

JÉSUS-CHRIST

Six conférences de carême
données à l'Eglise réformée
de Passy par le pasteur

Marc BOEGNER

---

1 volume in-8° fr. 3.—

M. Marc Boegner est une des forces les plus influentes et les plus actives du protestantisme. Docteur en théologie et licencié en droit, il enseigne à l'Académie de droit international de La Haye et préside la Fédération protestante de France. Ses conférences radiodiffusées, dont voici le troisième recueil, obtiennent un succès grandissant.

Loin de vouloir imposer ses convictions aux auditeurs — visibles et invisibles — qui, chaque année plus nombreux, écoutent ses conférences de carême, le pasteur Boegner s'attache à provoquer la réflexion et la recherche personnelle ; c'est dans cet esprit qu'il aborde cette année le problème de Jésus-Christ. Il suffira de dire, pour recommander ces six études aux incroyants comme aux croyants, que leur courage intellectuel égale la force de leur conviction. Livre clair et lucide, et dont la présentation est particulièrement soignée.

VISITEZ LUGANO

et faites une course par funiculaire du

MONTE BRÈ

933 m. s. mer **933 m. s. mer**

Magnifique vue sur les Alpes et sur la Lombardie. Vous y trouverez des belles promenades alpestres — une flore méridionale superbe.

Prix spéciaux et réduits pour écoles :

Fr. 1.— par élève, âge supérieur à 15 ans } instituteurs
Fr -.80 par élève, âge inférieur à 15 ans } y compris

Direction Funiculaire Monte Brè — Lugano

Nos catalogues sont envoyés franco sur demande

KOCHER s'impose par la qualité de ses

vêtements - pardessus

chemiserie

confection et mesure

au comptant 5 % escompte

Rue du Pont, 7 Lausanne

PIANOS **MAISON CZAPEK**

Avenue du Théâtre et Rue de la Paix Fournis. du Conservatoire

LES MEILLEURES MARQUES Cond. spéciales au Corps enseignant

10243

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

Supplément au N° 17 de L'ÉDUCATEUR

27e fasc. Feuille 3.
13 septembre 1930.

Société pédagogique de la Suisse romande.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

publié par la Commission pour le choix de lectures destinées à la jeunesse et aux bibliothèques scolaires et populaires.

Ouvrages destinés aux enfants au-dessous de 10 ans.

Rose et Violette, par Mme Chabrier-Rieder. Paris, Fernand Nathan. 13,5 × 19, 250 pages. Illustré. Prix : 9 fr. français.

Rose et Violette sont loin de ressembler aux « petites filles modèles » de Mme la comtesse de Ségur ! Violette, indocile et raisonneuse, est souvent têtue comme un petit âne rouge ! — Rosette ne se montre pas moins fantasque, étourdie et paresseuse. Leur jolie maman met tout en œuvre pour combattre ces travers. Mais il n'y a que dans les contes que les enfants, du jour au lendemain, se corrigent de leurs défauts ! — A chaque jour suffit sa peine ! Et Rose et Violette deviendront bonnes et simples comme doivent l'être toutes les petites filles.

G. A.

Les enfants du Luxembourg, par Mme Chabrier-Rieder. Paris, Fernand Nathan. 13,5 × 19, 253 pages. Illustré. Prix : 9 fr. français.

Les enfants privilégiés qui ont la bonne fortune d'habiter à Paris le quartier du Luxembourg se donnent rendez-vous dans ce jardin sans pareil. Rose et Violette y retrouvent quelques petites amies. Et dans le splendide décor, elles s'engagent dans d'instructives conversations et mettent en commun jeux, travail, lectures. — Chacun se fait du bien dans ce cercle juvénile qui connaît sans doute le secret des heures agréables ! Le voici : « Bonne entente, bon caractère, conscience tranquille et cœur à l'aise ! »

G. A.

Ouvrages destinés aux enfants de 10 à 16 ans.

John Workmann, par H. Dominik. (Edition adaptée par Gisèle et Tancrède Vallerey). Paris, Fernand Nathan. 20 × 15, 254 pages. Illustrations de F. Chapelet. Prix : 15 fr. français le volume relié.

Le but de la vie n'est pas l'âpre désir de « gagner », d'accumuler millions sur millions. Si la poursuite de ce vain idéal eût été son unique ambition, nous ne donnerions pas en exemple John Workmann, le petit crieur de journaux. Mais le héros de ces aventures bien américaines, soutien d'une mère malade, camelot, mécanicien, ingénieur, cow-boy, reporter, prospecteur, philanthrope, déploie une telle énergie, une telle patiente ingéniosité, se révèle un tel conducteur d'hommes que nos garçons de douze ans ne peuvent que tirer profit d'une si franche compagnie. G. A.

Elle ou point d'autre, 194 pages ; **Des cœurs**, 208 pages ; **Mademoiselle Alex**, 221 pages, par Mme Suzanne Gagnebin. Lausanne, Payot et Cie. In-16. Chaque volume broché : 3 fr.

On connaît l'auteur et son œuvre claire, de haute valeur morale, de belle tenue littéraire, si populaire autrefois, si unanimement fêtée et qui a fait la joie des adolescents d'alors.

Le vertueux labeur de cette femme d'élite demeure toujours jeune. — Mamans qui avez goûté hier ces « Nouvelles » bienfaisantes, vous savez quelle vérité les anime, quelle sérénité s'en dégage, quel optimisme les illumine et quelle confiance en un demain souriant on retire de leur lecture ! Conseillez-les donc à vos filles ! Car il importe de fouler aux pieds les fausses valeurs, les écrits niais, insipides ou douteux ; il faut, sans hésiter, aujourd'hui plus que jamais, répandre ces ouvrages qui exaltent le Beau, le Bon, le Vrai ! Avec ceux de Mlle Eugénie Pradez, cette noble femme, ils participent encore à l'impérieuse croisade contre le mauvais livre. G. A.

Le flirt et le cœur, par Saint-Cygne. Paris, E. Flammarion. In-16, 228 pages. Prix : 2 fr. 75 français.

De la collection « Les bons romans ». Des revers de fortune obligent un jeune Français à passer l'océan. Là-bas, c'est le flirt avec une richissime Américaine ; mais le heurt de deux mentalités différentes étouffera la réalisation d'un bonheur possible. Le cœur se trouve au pays natal où une jeune fille, toute de tendresse et de vaillance, attend celui qui revient un jour.

Pour nos jeunes filles du degré supérieur. W. B.

La Corsaire du Pacifique, par G. Toudouze. Paris, Hachette. In-16, 192 pages. Illustré. Prix : 2 fr. 50 français.

Samuel Gulliver, le héros de Swift, a réellement existé. Officier de la marine royale de commerce anglaise, après une expédition chez les Houyhnhnms en a fait une autre au royaume de Balnibarbi où il a ramassé de très grandes richesses. Mais quand il veut quitter ce pays pour rentrer dans sa patrie, le roi lui interdit ce retour sous peine de mort. Il confie à la mer son testament en douze exemplaires contenus chacun dans le creux d'une noix des tropiques. Après deux siècles l'une

de ces noix est découverte parmi des galets sur un point de la côte de Bretagne, par Jacques Méret, qui, aussitôt, se met à la recherche des descendants de Samuel Gulliver. Il en découvre en Angleterre, en Ecosse, en Amérique et comme il est propriétaire d'un yacht solide, armé de mitrailleuses, en hâte l'expédition est organisée pour voler à la recherche du trésor convoité. Trente hommes d'équipage. Jacques Méret, commandant, a un second dans la personne de son ami, Claude Visé ; l'héroïne est une jeune Ecossaise, Maggie Mac-Névis, l'une des soit-disant héritières légitimes. Jamais auteur n'en a imaginé plus audacieuse, aussi bien les péripéties de ce lointain voyage, avec ses tempêtes, ses combats et ses déceptions, sont-elles de nature à susciter un très vif intérêt chez de jeunes lecteurs. F. J.

L'Ile des Palmiers, par H. de Vere Stacpoole, traduit de l'anglais par L. Postif. Paris, Hachette. In-16, 256 pages.

Perdue dans l'archipel Bahama, l'ile des Palmiers est un impénétrable fouillis de cactus et de lauriers-cerises. Longue d'un demi-mille et large d'un quart, elle ne contient guère qu'une quarantaine d'arbres. Elle a pour uniques visiteurs des crabes, des tortues et des mouettes, et la désolation y trône, visible et nue. Néanmoins Satan Tyler et sa sœur Jude — portant costume masculin — en ont fait leur port d'attache pour la croisière de plaisance qu'ils poursuivent depuis six mois dans la région. Un hôte inattendu leur vient dans la personne d'un riche Anglais, Bobby Ratcliffe qui, jusque-là a fait une croisière aussi en compagnie de son ami Skelton, propriétaire d'un yacht superbe, *La Dryade*. — Un contrat de pension est conclu et bientôt Ratcliffe en vient à se féliciter de sa veine extraordinaire et aussi un peu de la sagesse instinctive qui lui a fait abandonner Skelton et la civilisation pour Jude et Satan ; ceux-ci le conduisant dans un monde de choses jamais vues, jamais imaginées ou à demi oubliées par lui. Quelques relations de leurs nombreuses expéditions tiennent de la fantasmagorie, mais n'en feront pas moins les délices des jeunes gens. F. J.

Chantal Davesne, par M.-M. D'Armagnac. Paris, Hachette. In-12, 256 pages. Illustré. Prix : 9 fr. français.

« Chantal Davesne » fait suite à « Une petite fille d'aujourd'hui ». Au début, elle est encore l'enfant gâtée, capricieuse et sans cœur qui n'agit qu'à sa tête, à tort et à travers. Elle a beau jeu d'ailleurs : elle n'a affaire qu'à de piètres éducateurs — si l'on ose ainsi les désigner — qui s'avouent vaincus et s'en remettent assez lâchement aux « brutalités de la vie » pour la mâter.

Brusquement, elle tombera du luxe du Grand Hôtel de Montreux et des cajoleries combinées de sa grand'mère et de sa mère, à la rude pauvreté d'un chalet de fruitier : elle y gardera les chèvres, portera le lait, vaquera dans le ménage à l'égal d'une petite servante.... Si elle se révolte, elle est enfermée à l'étable, au pain et à l'eau ; les travaux forcés, quoi ! et pas un appui moral, puisqu'elle est transportée dans l'Appenzell et ne s'entend qu'avec un petit berger infirme qui, pour les besoins de la cause, sait quelque peu de français.

Un accident termine l'épreuve que l'auteur décrète suffisante et efficace. Dès ce moment Chantal marche vers la perfection.

Le naturel autant que le vrai font complètement défaut dans ce récit plein de bonnes intentions. L. P.

Le Clan des Têtes-Chaudes (Bibliothèque de la Jeunesse), par Zenaïde Fleuriot. Paris, Hachette. In-8° 95 pages. Illustré. Prix : 2 fr. 50.

Zénaïde Fleuriot, que de plus illustres que nous ont parfois le tort de confondre avec Mme de Ségur, sait conter pour la jeunesse. Elle campe ses personnages dans leur cadre familier, les enveloppe d'une sympathie impartiale et ne les afflige pas d'une vertu ou d'une noirceur sans balance.

Son clan des Têtes-Chaudes, c'est la famille du Galadoc, le père et les sept enfants. Ne sont raisonnables dans la maison que Michelle, la fidèle servante, Bengale, une fillette de douze ans et le nouveau-né qui a coûté la vie à sa mère. Chez tous les autres, une sorte de bonté naturelle et la clarté intelligente du jugement sont constamment mises en défaut par une imagination sans contrôle qui bouillonne à tort et à travers.

Ce récit n'a vieilli que dans quelques coutumes, — disparues, — quelques détails vestimentaires, ou quelques accessoires : la marmite pend encore à la crémaillère, le landau bleu rechampi de rouge tient encore le rôle de la Renault, et le baron de Bigouldan celui de Mme Hanau...

Mais c'est encore de la bonne comédie que le vertige qui saisit toute la famille, y compris la tante Elodie, et bientôt toute la petite ville, au contact des spéculations hasardeuses qui leur sont offertes.

L. P.

Ouvrages destinés à l'adolescence et aux Bibliothèques populaires.

A. Genre narratif.

L'Homme qui dormit cent ans, par Henry Bernay. Paris, Larousse (Contes et romans pour tous). In-16, 253 pages. Prix : 6 fr.

Supposez un instant que vous vous êtes endormi cent ans et que vous vous réveillez en 2030. Au train dont va le siècle, il y aura quelque chose de changé dans le monde, surtout si c'est aux Etats-Unis que vous rouvrez les yeux. Les méthodes américaines ont été poussées à l'absolu : tout est rationalisé, taylorisé. L'homme n'est plus un homme, mais un rouage dans un ensemble organisé jusqu'en ses plus infimes détails : confort (je ne dis pas « bien-être »), loisirs, alimentation (chimique) prophylaxie, habitation, tout est dosé, prévu, assuré scientifiquement par les soins d'une administration inflexible et sans humanité. L'hypothèse fait frémir. On comprend le lourd regret, la rongeante nostalgie des deux héros et leur désir de fuir sur une terre où ils retrouveront quelques-unes des imperfections du « vieux temps » en entraînant avec eux Annie Thomson, la victime féminine du progrès. Thése ingénieuse, mais accessible seulement à des esprits mûrs.

L. H.

Avec son temps, par Jacques des Gachons. Paris, Ernest Flammarion. In-16, 246 pages. Prix : 12 fr. français.

La bourgeoisie française aux prises avec la génération issue de la guerre, l'effort des nobles vieillards pour s'adapter aux conditions nouvelles de la vie et comprendre les aspirations d'une lignée en rupture de traditions, telle est l'argumentation de l'auteur.

Si les préjugés de caste nous laissent tièdes et si nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'un fils de général et neveu de chanoine devienne marchand de pommes de terre, le conflit entre ceux qui furent et ceux qui seront nous touche de près. Les mêmes problèmes se posent d'un coin du monde à l'autre et nous ne pouvons que conclure à la façon de l'auteur : plein d'amour et d'indulgence pour les jeunes, emboîter le pas et « marcher avec son temps ». L. H.

Ivan Cœurjoie, par Jean Kérouan. Paris, Hachette (collection « Dimanche illustré »), In-16, 192 pages. Illustré. Prix : 2 fr. 50 français.

C'est une terrible histoire que celle d'Yvan Cœurjoie. Le pire est qu'elle doit contenir une large part de vérité. Il y a des scènes vécues que l'imagination la plus morbide ne saurait inventer. Je ne la donnerais pas à lire à des enfants : je craindrais d'inciter les mauvais au vice et à la cruauté et d'enlever à tout jamais aux bons leur confiance dans la vie et dans la bonté des hommes. Mais je la voudrais mettre sous les yeux et devant la conscience de tous ceux qu'inquiète l'avenir d'une race victime des erreurs, des passions, de l'aberration politique et psychologique d'un régime assez égaré pour compromettre tout le futur humain en le gangrenant dans son germe.

Aucun père de famille, aucun éducateur, nul de ceux pour qui la jeunesse est sacrée ne peut, sans frémir et sans gémir de son impuissance, plonger le regard dans cet enfer ignoré du Dante : l'enfance abandonnée en Russie soviétique. Malgré la conclusion optimiste, l'impression de tristesse persiste et domine. Pour un de sauvé, combien de perdus ?

Et que le bien discret et fragile court de risques dans la ruée des instincts et de la farouche bestialité ! L. H.

La Rose de Chambord, par Marie Péron-Curry. Paris, Albin Michel. In-16, 314 pages. Prix : 12 fr. français.

Quel délicieux roman « vieille France ! » A travers les péripéties de la guerre et de l'histoire, se déroule le roman sentimental de la jolie Rose d'Avoulet, filleule du roi Stanislas.

Séparée d'un mari sans relief ; convoitée par Maurice de Saxe, entreprenant en amour comme en campagne ; aimée de son compagnon d'enfance, — aide-de-camp de son auguste soupirant, — le séduisant Henri de Malives, qu'elle n'a cessé de chérir, malgré les malentendus qui les ont séparés ; en dépit des haines, des cabales, des jalousies, des intrigues d'une cour dont la délicatesse n'est pas le principal mérite, la fraîche Rose de Chambord conquiert enfin son bonheur.

Un souffle de jeunesse anime ces pages et les rend infiniment vivantes, morales sans pruderie et preste, sans perversité.

L. H.

Sous l'arbre de la Liberté, par Clara Viebig (traduit de l'allemand par Joseph Delage). Paris-Neuchâtel, Victor Attinger. In-16, 319 pages. Prix : 3 fr. 40.

Roman historique rhénan du temps de l'occupation française en 1796.

Ce copieux roman riche en épisodes dramatiques fait revivre en une action mouvementée une période où fleurissait le banditisme le

plus osé. Temps favorables aux aventuriers, aux hors-la-loi, aux redresseurs de torts qui ne craignaient pas de se servir du crime pour instaurer le règne de la justice.

Jean Bast Nicolaï, Jean Buckler et leur bande de vingt brigands remplissent de leurs exploits ces trois cents pages. La douce figure de Marie les éclaire. Bonne traduction de Joseph Delage, qui rend bien l'accent rude du récit. L. H.

Marie-Pierre au volant ou la grande aventure, par F. Trilby. Paris, Ernest Flammarion. In-18 jésus, 246 pages. Prix : 12 fr. français.

Marie-Pierre est une rêveuse, anti-sportive qui fait le désespoir de ses parents. Les circonstances l'appellent, contre son gré, à conduire l'auto de la famille. Mais, pour cela, il faut apprendre, et Marie-Pierre s'éprend de son mystérieux professeur. Celui-ci, conquis par la nature primesautière de son élève, a un passé qu'il veut racheter. Pour cela, il tentera la grande aventure, celle qu'on fait au péril de sa vie. Il effectue le premier la traversée en avion de France en Amérique, réussit cet exploit, mais périt en mer au retour. Et Marie-Pierre, qui a vécu le premier rêve d'un très jeune cœur, épousera son cousin, un gros petit homme qui, sous des dehors peu avantageux, possède un cœur délicat, tendre et aimant.

Les romans de Trilby sont de tout repos. Il y a, dans celui-ci, dans la première partie surtout, plus de grâce et de fraîcheur que dans les précédents. W. B.

Le chambard, par Gyp. Paris, E. Flammarion. In-16, 282 pages. 12 fr. français.

Avec l'âge (Gyp est octogénaire), la petite-fille de Mirabeau n'a rien perdu de sa verdeur, tout au contraire. Sincèrement royaliste, mais ne se faisant aucune illusion sur la possibilité de retour à l'ancien régime, elle s'attaque dans ce livre aux dirigeants de l'« Action française », qu'elle qualifie de braillards faisant au parti qu'ils affectent de servir un tort considérable. Le roman est ici à l'arrière-plan ; ce qui ressort avant tout, c'est la critique de la doctrine maurassienne : prendre des principes royalistes, les mélanger aux idées d'Auguste Comte, les saupoudrer de fantaisie d'Anatole France, humour excepté, et servir cette salade, avec une grande maîtrise, à un troupeau d'ignorants. Les longues dissertations ne sont point le fait de l'auteur du « Petit Bob »; comme d'habitude, ce sont traits d'esprit et coups d'épingles piqués à la bonne place ; tout cela, assez méchant, mais, somme toute, délicieux. W. B.

Les styles français, par Elisa Maillard. Paris, Hachette. 17×23,5 cm., 64 pages. Collection « Encyclopédie par l'image ». Nombreuses illustrations. Prix : 5 fr. français.

Depuis le haut moyen-âge, la France n'a presque jamais cessé de briller dans le domaine de l'ameublement. Partant du style gothique, cette brochure étudie tour à tour les différents styles se succédant à travers les âges pour aboutir en finale aux meubles actuels qui surprennent par leur simplicité linéaire. Illustrations parlantes bien appropriées au texte. W. B.

B. Biographies et Histoire.

Histoire de la société française pendant la Révolution, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Flammarion et Fasquelle. In-18 jésus, 240 pages. Une illustration. Prix : 15 fr. français.

L'édition première a paru en 1854. Nous sommes en présence de l'édition définitive, avec postface de Lucien Descaves, publiée sous la direction de l'Académie Goncourt.

L'histoire générale, vue de haut et de loin, n'est pas le fait des Goncourt. Ils aiment la Révolution dans les ouvrages qui en retracent la physionomie, au lieu de l'aimer, comme Michelet et Louis Blanc, dans son ouvrage, qui est tout esprit. Ce sont des aristocrates qui se promènent la plume à la main parmi les bouquins, les gazettes et les gravures du temps. Ils lèvent le rideau sur des décors et une figuration. La pièce leur est étrangère. Ils ne croient point ravaler et rapetisser la Révolution en butinant l'anecdote, le libelle, la chanson, les petits mémoires et les petits papiers. C'est leur miel.

Et c'est un tableau très vivant de Paris sous la Révolution.

W. B.

Notre sœur, la Pologne..., par M. et L. Barot-Forlière. Paris, Perrin et Cie. 13 × 19 cm., 239 pages. 65 illustrations de A. Landelle. Prix : 12 fr. français.

Il existe en Europe un pays, un seul, qui n'a jamais été en guerre avec la France. Au cours de dix siècles d'histoire, d'une histoire tourmentée, il n'a jamais démenti sa simple et courageuse devise : « Semper fidelis » (toujours fidèle !). Ces notes et impressions recueillies par les auteurs dans un voyage en Pologne ne visent à remplacer ni les manuels d'histoire, ni les guides de tourisme, ni les annuaires économiques. Elles n'ont d'autre but que de faire comprendre à ceux qui la connaissent mal encore, une race admirable, car, en dépit des barrières douanières, des barrages administratifs, des frontières militaires, l'unité morale de ce pays ne cessa de s'affirmer grâce à sa langue qui devint le lien vivant des trois secteurs de la Pologne démembrée dès 1772.

W. B.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Lesage. Paris, Larousse. In-8°, 2 volumes de 200 pages. Illustré de 2 gravures hors-texte. Prix : 8 fr. français le volume.

L'histoire de Gil Blas ne se déroule pas en moins de douze livres qui portent le total des chapitres au nombre respectable de 133. Ce serait beaucoup s'il ne s'agissait que de suivre le neveu du chanoine Perez, partant avec sa belle mine, quelques ducats et une mule, pour Salamanque et arrivant, moyennant des hauts et des bas, à la fortune, à la noblesse, puis à la retraite dorée. Mais il ne narre pas seulement ses aventures ; il écoute aussi celles de ses compagnons de rencontre ; et ces épisodes de s'enchevêtrer avec une prolixité dont le lecteur moderne ne peut que se lasser quand, sur la foi des anthologies qui lui en ont découpé les plus friands morceaux, il s'est engagé dans ce labyrinthe. Aussi le mérite de cette belle édition est-il d'alléger de ces longueurs une œuvre dont le pittoresque et l'humour, plus encore que la philosophie, amuseront surtout ceux qui se piquent d'être revenus de toute illusion.

L. P.

La destinée du comte Alfred de Vigny (collection « Le roman des grandes existences », par Paul Brach. Paris, Plon. In-12, 281 pages. Prix : 15 fr. français.

Un élan stoïque est bien le trait constant qui souligne la destinée de de Vigny, de sa frêle enfance, à travers une adolescence studieuse, jusqu'à sa maturité solitaire.

Le *Journal d'un poète* nous avait déjà révélé cette vie ardente, douloureuse, toute en profondeur et en méditation, vouée à l'enlisement progressif en elle-même. Paul Brach la replace dans le cadre de la famille, de l'armée, du monde, des amitiés littéraires ; mais elle ne peut rester murée dans ces étroites contingences ; on la voit s'en retirer, les liens se distendant, pour se concentrer en un poème, en une pièce de théâtre, en un roman historique ou philosophique, en une ligne de pessimisme amer ; on voit l'action échapper au poète, tandis qu'il est relancé dans la sphère de l'idée : sa bonté, ses devoirs seuls le relient encore à ses proches ou à ceux sur qui il se penche ; on voit enfin se définir cette solitude qui était sa force et son asile.

Sa vie, comme son œuvre, reste haute par la pensée qui l'anime et belle par le courage laconique qui y est exprimé, deux éléments auxquels P. Brach, dans sa ferveur admirative, a su donner toute leur valeur.

Un des meilleurs volumes de cette collection. L. P.

C. Géographie.

L'Amérique du Sud, par Georges Lafond. Paris, Pierre Roger. In-8°, 308 pages. Illustré. Prix : 15 fr. français.

Ce dernier et quatrième volume de l'inlassable voyageur comprend le Vénézuéla, les Guyanes, le Paraguay et l'Uruguay.

Après un bref historique de la formation de chaque Etat, l'auteur juge en outre nécessaire d'en exposer la politique actuelle dont l'importance n'échappe à personne. A côté des conditions climatériques et des richesses naturelles : facilité d'accès, voies fluviales, fertilité du sol, gisements métallifères, diamantifères ou pétrolifères, elle conditionne si fondamentalement le développement industriel et commercial de ces pays neufs qu'il faut toujours s'y rapporter pour s'expliquer l'avance que les uns prennent sur les autres.

En véritable prospecteur de débouchés industriels et commerciaux, il a beau déclarer que, dans son exposé, l'utile tient plus de place que le pittoresque ou l'agréable, la vivacité et l'esprit qu'il y infuse entraîne le lecteur, sans lassitude, de province en province, d'objet en objet, de réflexion en réflexion.

Excellent livre de documentation où la prudence de celui qui « y est allé voir » se joint à la force suggestive qui « croit à l'effort », après en avoir vérifié les résultantes. L. P.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LAUSANNE. 27 septembre 1930. LXVIme ANNÉE — No 18.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

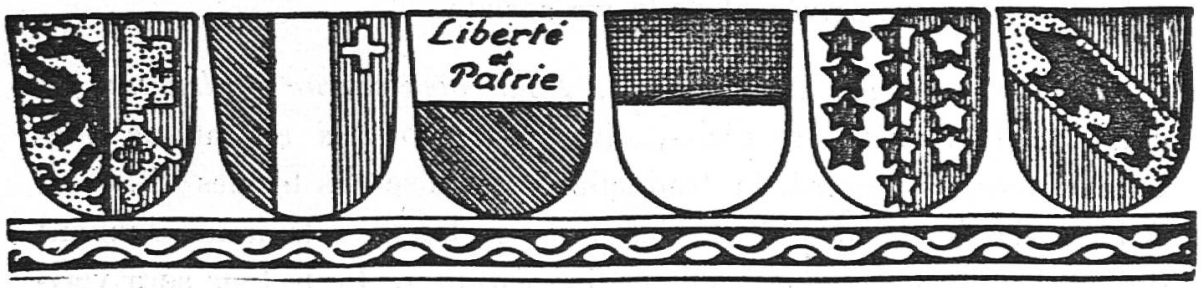
PIERRE BOVET
Florissant, 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J TISSOT, Lausanne. H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
J MERTENAT, Delémont R. DOTTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne - Genève - Neuchâtel - Vevey - Montreux - Berne - Bâle

POUR BIEN SAVOIR L'ALLEMAND

DEUTSCHE SPRACHE UND DEUTSCHES LAND

PAR

THÉODORE BOHNENBLUST

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

1 volume in-8° broché . . . . . Fr. 5.—

Ce livre paraît dans la collection où ont déjà paru
Pour bien savoir l'anglais, par F.-J. Quanjer, et
Pour bien savoir le russe, par S. Yablonovski et V. Boutchik.

Le but de cette collection est de permettre à l'étudiant qui n'a pas la possibilité d'aller faire un long séjour à l'étranger et à tous ceux qui n'ont gardé des langues étrangères que des notions apprises au collège, de connaître tous les mots utiles, toutes les expressions particulières de la langue, toutes les notions pratiques, actuelles de la vie privée et de la vie sociale.

Le livre de M. Bohnenblust, *Pour bien savoir l'allemand*, se compose d'une série de récits, dialogues, tableaux en langue allemande avec, en regard, la traduction française des termes difficiles. A la fin de chacun des récits, des notes en langue allemande donnent des explications grammaticales et linguistiques. Le lecteur sera véritablement étonné des richesses qu'il découvrira dans ce volume et de tout ce qu'il y trouvera à apprendre.